

# LE RIRE ET LA PENSÉE

**Pour situer le texte:** Texte d'une conférence donnée à la Médiathèque de VALENCE, le 8 février 2014, à l'occasion de la parution du livre *C'est pas des blagues* (Érès, 2013). Il en reprend l'essentiel des thèses développées dans le liminaire du livre, mais y ajoute une typologie rapide de ce qui fait rire. L'exposé était illustré par un florilège d'histoires du recueil, mi lues mi jouées par un groupe d'acteurs bénévoles. J'en ai gardé la trace sous forme de résumés égrenés en encarts dans le fil du texte.

**Mots-clés:** rire, pensée, angoisse, sourire, l'autre humain, humanité, pacte symbolique, langue, inquiétante étrangeté, enfance, jeu, jeu de mots, exorcisme, fantôme de lourdeur, idéologie, l'antagonisme et l'alliance

**N.B. :** dans l'ensemble des textes mis en ligne

1. Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur.

2. Les notes de bas de page font partie du texte original ou contiennent des indications bibliographiques.. Les lettres minuscules en exposant renvoient aux commentaires en marge ou en encart, qui sont contemporains de la mise en ligne et visent à contextualiser rétrospectivement le texte.

3. Les n<sup>os</sup> de référence (①, ②, ③, etc.) renvoient à la bibliographie de l'auteur, en fin de texte. Il se peut que certaines de ces références ne soient pas encore en ligne. Vous pouvez vous inscrire pour être tenus informés à mesure des mises en ligne.

C'est un curieux enchaînement qui m'amène devant vous. On ne peut pas dire que la question du rire ait jamais été au premier plan de mes préoccupations théoriques, même si je me suis souvenu avoir eu des curiosités à ce sujet étant étudiant, et avoir été assez insatisfait des rares auteurs qui en avaient traité. En même temps, dans la pratique de formateur qui a fait l'essentiel de ma carrière professionnelle, aussi bien que dans mon cadre familial, je me suis toujours trouvé dans des endroits où on riait beaucoup, et c'était si général que je devais bien y être pour quelque chose. Je me souviens d'ailleurs m'être félicité, lors d'une assemblée générale d'une institution que j'avais créée presque 20 ans plus tôt que ce soit un endroit où l'on n'avait jamais oublié de rire, même si les moments de crise et les passages angoissants n'avaient pas manqué.

Mais c'était un constat, et la réflexion n'allait pas plus loin. En revanche, la question de la pensée a toujours tenu une place nodale, et ceux qui m'ont fait l'honneur

d'assister aux deux causeries que j'ai eu l'occasion de commettre dans le même cadre qui nous rassemble aujourd'hui ont pu s'en rendre compte.<sup>①</sup>

En fait, implicitement, la question du lien entre les deux était latente dans l'usage immodéré que j'ai pu faire des blagues, des histoires drôles si vous préférez, dans les moments où, avec un groupe nous travaillions sur une question quelconque. Au point qu'à l'occasion de ma retraite, un de mes fidèles compagnons de route m'avait offert en guise de cadeau, un catalogue de toutes ces histoires qu'il avait retrouvées de mémoire, et il y en avait pas mal. Et quand en plus deux collègues et amis, séparément et sans se concerter, ont décrit cet usage de la blague comme paradigmatique de ma pratique pédagogique, j'ai commencé à me poser des questions. Ça a abouti à un petit bouquin<sup>②</sup> dont je ne sais toujours pas si je dois le considérer lui-même comme une blague ou comme une affaire sérieuse. Et quand les responsables de la médiathèque m'ont sollicité pour vous parler à partir de ce livre, je n'ai plus eu d'échappatoire : il allait falloir que je trouve des choses respectables à en dire.

Mais vous voyez bien que sur cette question, on est en permanence en équilibre sur une ligne de crête. Un faux pas à droite, et on tombe dans le divertissement débile. Un faux pas à gauche, et on tombe dans la cuistrerie lourdingue. Bon, on va commencer par la cuistrerie, il faut manger la soupe avant le dessert.

### Bergson et Jeanson

Ce qui ne me satisfaisait pas, dans les rares théories du rire sur lesquelles j'étais tombé dans ma jeunesse - Bergson<sup>1</sup> et Jeanson<sup>2</sup>, c'est qu'elles méconnaissent un lien qui me paraissait déjà évident, bien avant que la pensée analytique me soit devenue vraiment familière, avec l'angoisse. Un lien qui paraît au premier abord paradoxal, puisque l'angoisse est par excellence un vécu dysphorique, et le rire un vécu euphorique. Mais justement, le rire balise l'instant fugace où l'on vient d'être traversé par une pensée angoissante, dont quelque chose nous a libérés – et nous allons voir quoi.

### La décharge clonique

Il n'est pas inintéressant, pour éclairer cela, de remonter

<sup>1</sup> Henri BERGSON, *Le rire* Flammarion, 2013

ET url : <https://beq.ebooksgratuits.com/Philosophie/Bergson-rire.pdf>

<sup>2</sup> Francis JEANSON *Signification humaine du rire* Seuil 1950

a La banalisation du terme *stress* n'a pas conservé grand chose du concept introduit par SELYE en 1956. En le réduisant à un état pathologique elle en a fait une sorte de repoussoir impensé, gommant son statut de mécanisme adaptatif biologiquement

aux racines du rire dans la psychogenèse. Car le rire peut s'analyser comme la condensation de deux processus distincts. Il y a d'abord une puissante décharge clonique, qui est l'un des marqueurs – ce n'est pas le seul – de la levée de la contraction hypertonique qui accompagne l'angoisse. Celle-ci en effet s'étaye sur le mécanisme biologique du stress<sup>a</sup>, au sens propre, qui est une mobilisation indifférenciée de l'organisme face un danger, pour lequel aucune réponse spécifique et adaptée n'est disponible.

### Le sourire

L'autre racine du rire, c'est le sourire, qu'on considère en général un peu légèrement comme une forme atténuée du rire, et c'est d'ailleurs l'étymologie du mot. Mais c'est justement la convergence seconde entre les deux racines du rire qui fabrique ce lien. Car chez le nourrisson, le sourire est à l'origine le marqueur de la reconnaissance du visage maternel. Il appartient à la famille de ces signaux qui, chez les animaux nidicoles, manifestent le lien entre le petit encore immature, et le parent dont il dépend pour sa survie (le ronronnement du chat en est l'autre exemple banal), et qu'on peut relier à ceux qui s'adressent dans de nombreuses espèces, y compris végétales, à tous les congénères perçus comme familiers : l'agitation de la queue du chien, par exemple.

Plus précisément, dans le cas du sourire, ce signal bien caractérisé est un destin particulier de cette détente générale du visage signalant le bien-être, et qu'on appelle le sourire aux anges.

Et c'est donc justement la conjonction entre la décharge clonique et le sourire qui nous permet de comprendre la nature de ce rire, que tous s'accordent après Rabelais, à caractériser comme le propre de l'homme. Il faudrait d'ailleurs plutôt dire "propre à l'homme"...

Car ce quelque chose qui exorcise l'angoisse menaçante, c'est la retrouvaille rassurante avec l'autre humain.

J'emploie à dessein cette expression : l'autre humain. Elle paraît toute simple et familière, et pourtant la déplier nous mène à des choses plus complexes. Car il s'agit d'abord de l'autre tout court (mais pas de n'importe quelle figure de l'autre) ; et s'y surajoute secondairement cette histoire qui fait que cet autre peut être qualifié d'humain, et qui le fait changer de nature.

Ce visage maternel, identifié à l'origine pendant la tétée, il relie ce « bon objet » dont parle Mélanie Klein, celui que j'aime et qui m'aime, à une première mise en ordre dans le chaos des perceptions de l'extérieur. Et cette mise en ordre fait écho à ce qui constitue proprement dès l'origine la vie psychique : le travail de mise en ordre dans le chaos des éprouvés internes. Ce chaos interne restera tout au long de l'existence du sujet une des figures majeures du danger menaçant, celui de ne pouvoir arriver à s'unifier assez pour que le sujet ne parte pas en morceaux. Corrélativement, l'une des figures principales de l'objet d'amour, c'est celle de l'objet externe grâce auquel je peux constituer et conserver mon unité interne.

La notion de moi-peau que l'on doit à Didier ANZIEU s'inscrit ici tout naturellement : la conscience de ma propre existence est corrélative d'un rapport à un bon objet qui m'enveloppe.

Mais pour ce qui nous concerne ici, l'important est donc la mutation du statut de cet autre, pour chaque sujet, dès lors que l'objet et lui se retrouvent l'un et l'autre inscrits dans la communauté humaine structurée par le langage et la culture.

Ou, pour être plus précis, rassemblée par l'allégeance commune au fantasme inconscient d'un pacte implicite, que j'appelle pacte symbolique<sup>③</sup>; par lequel tous les humains seraient liés : celui de renoncer à un univers archaïque fait de mouvements pulsionnels incontrôlables, de terreurs sans limites, et de folles croyances; et de se garantir mutuellement contre le retour toujours menaçant de cet univers séduisant et redoutable.

Dès lors, l'autre humain, c'est l'autre en tant qu'il est, bien plus que lui-même dans sa singularité, le représentant de cette humanité mythique qui se révèle la plus sûre des enveloppes et des garanties.

Vous connaissez peut-être l'histoire que rapporte Freud, de ce petit garçon plongé dans le noir qui demande à sa tante dans la pièce voisine de lui parler, parce que, dit-il « il fait plus clair quand quelqu'un parle ». La nuit est devenue métaphore d'un monde échappant à ce pacte fondateur – « *noctium fantasmata* » – chantaient les moines à l'office de complies. Qui est aussi un monde dans lequel le sujet est seul. Et retrouver l'enveloppe de la langue commune en retrouvant l'autre, c'est retrouver le jour et sortir de la solitude.

Bien entendu, le rire n'est pas le seul concomitant de cette retrouvaille. Il n'apparaît que quand deux humains ou plus, voire beaucoup plus, ont été traversés

par une même inquiétude fugace, chacun se croyant seul avec elle, et donc démuné face à elle ; et que l'un d'entre eux prend le risque de montrer aux autres cette angoisse, mais dans un même mouvement de l'effacer en faisant appel à la croyance partagée dans le pouvoir pacifiant et protecteur de la langue. Il ne s'agit évidemment pas forcément de grandes angoisses terrifiantes. Mais les plus petites angoisses quotidiennes sont l'écho atténué de ces grandes angoisses archaïques, et nous mettent en alerte contre leur possible retour.

### les objets du rire :

#### *l'unheimlich*

On peut donc ici commencer à comprendre quel fil rouge relie les objets apparemment disparates du rire. C'est ce que Freud nomme *unheimlich*. Un mot allemand de trois syllabes que le français n'arrive pas à traduire en moins de huit : l'inquiétante étrangeté. Car "*heim*", c'est la maison, c'est le même mot que le "*home*" anglais. Il est tout naturel que "*heimlich*" signifie proche, familial. Il l'est moins pour un Français que *unheimlich* signifie inquiétant. Mais après tout, la parenté linguistique entre étrange et étranger dit à peu près la même chose, un ton en dessous.

### les figures de l'étrangeté:

Cette inquiétante étrangeté, elle peut surgir à tout moment et à propos de n'importe quoi, et c'est pourquoi le recensement des objets du rire s'apparente au remplissage du tonneau des Danaïdes. Mais on sait bien qu'il en est deux qui sont particulièrement foisonnants : le sexe et la folie. Rien qu'avec les histoires de fous et les histoires de cul on remplirait un rayon de bibliothèque. Tenez par souci d'économie, vous allez avoir les deux pour le prix d'une seule.

*le fou obsédé par les lance-pierres, et qui rêve de séduire une femme dans le seul but de lui dérober sa jarretelle*

Avec une mention particulière pour les formes les plus infantiles de la sexualité, et premier chef, pour le registre scatologique

*la toute petite fille qui vient demander à sa mère de lui confirmer qu'il est joli de dire « fleur » et pas joli de dire « caca boudin », puis s'en retourne satisfaite en grommelant « mais moi j'aime mieux caca boudin »*

Ce qui nous amène à remarquer que l'un des gisements, un peu moins évident, d'inquiétante étrangeté, c'est l'enfance. Car l'enfant est celui qui est perçu comme en train de s'inscrire dans la communauté humaine, à mi-chemin en quelque sorte entre une sauvagerie originaire et une appartenance plénière à la sphère de la culture. Il réunit en lui ce qui nous est le plus proche et ce qui nous est devenu le plus étranger.

Bien sûr cette histoire-là est au second degré, puisqu'elle met en scène l'adulte dans son désarroi face à l'enfant. Le plus souvent ce qui fait rire, c'est le mot d'enfant.

Et à bien y regarder, le ressort comique du mot d'enfant est assez proche de celui du jeu de mots. Car derrière ce qu'on pourrait appeler la maladresse culturelle de l'enfant, il y a l'inquiétude face à la fragilité de la langue. Et au-delà de la langue, à la fragilité de la culture.

*La maîtresse est un chat, et hurle à la figure de l'élève, une souris terrorisée : « Mi-a-ou, c'est pas compliqué bon sang ! »*

*la différence entre un corbeau, c'est qu'il a les deux pattes pareilles, surtout la gauche*

Celle-là, une de mes filles, alors âgée de sept ou huit ans, avait cru pouvoir s'en servir pour briller dans une cour de récréation, dans une petite commune plutôt rurale, et avait été très mortifiée de n'y fait rire personne. L'histoire n'avait de sens que dans un isolat culturel assez restreint... C'est que les plus sensibles à la fragilité de la langue sont ceux à qui elle est le plus précieuse, et, au premier chef, ceux qui en font métier. C'est parmi les linguistes et les littéraires que vous trouvez les plus grands amateurs de jeux de mots; ce sont aussi d'ailleurs ceux qui trouvent mauvais les jeux de mots des autres .

Et j'ai gardé pour la fin ce que j'avais prévu de mettre en premier : à savoir l'étranger au sens propre du terme. Mais celui-là nous y reviendrons un peu plus tard.

## Le jeu

Cette notion de jeu de mots évoque une troisième racine du rire, moins archaïque que les deux premières et que leur conjonction, mais non moins importante, surtout si l'on s'intéresse au rapport entre le rire et la pensée. C'est le jeu.

"C'est pour de rire", ou « c'est pour jouer », ça veut dire la même chose. Et c'est en fait la même chose que lorsque l'on dit qu'une pièce mécanique « a du jeu ». Il y a du jeu quand il y a de la marge, donc dans l'espace intermédiaire où ce que je fais ou pense est sans effet sur la réalité, c'est-à-dire en fait sur la réalité de l'autre. Quand ça ne prête pas à conséquence. Ainsi est-ce par le jeu que je peux transformer une évocation mortellement dangereuse, en particulier de celles qui touchent soit au meurtre, soit à la séduction interdite, pour lui trouver dans la culture une place acceptable, inactivée, comme on dit pour les souches microbiennes dont on fait une grande partie des vaccins. Les enfants qui jouent à la guerre, ou au docteur, ne font pas autre chose.

Ce qui fait lien avec ce que nous avons dit du rire, c'est que l'espace de jeu n'existe que s'il est garanti, soit, pour l'enfant, par les adultes ; soit, pour l'adulte, par la communauté de ce que nous avons appelé les "autres humains". On ne peut jouer qu'à l'abri d'une frontière invisible dont les autres sont garants. Même quand on joue seul, les autres sont là, qui gardent les portes et fenêtres.

D'une certaine façon, la retrouvaille avec l'autre dans la complicité du rire vérifie que les contours de cette frontière sont bien les mêmes pour lui et pour moi.

## De la pensée

Or qu'est-ce que la pensée, si ce n'est du jeu intériorisé ? Car dans ce que nous venons de dire, l'aspect « amusant » du jeu ne tient aucune place. Le jeu n'est amusant que dans la zone relativement limitée où précisément il frôle l'interdit. La distribution, d'ailleurs historiquement datée, entre le sérieux et l'amusant, n'est qu'un artefact relevant en quelque sorte la méthode Coué : dans la mesure où l'amusement est supposé n'être qu'un résidu de l'enfance, toléré à la marge de l'existence adulte, le distinguer radicalement du sérieux, c'est "faire comme si" la société des adultes, entendue comme une société des humains présumés à part

entière, avait résolu le défi d'exorciser la menace de l'inquiétante étrangeté. Alors qu'évidemment, si les enfants étaient seuls à en avoir peur, on le saurait déjà.

Entendons-nous bien : exorciser l'inquiétante étrangeté n'est qu'à la marge l'objet du jeu et donc de la pensée : pour l'essentiel, c'est à anticiper le faire qu'ils servent; à réduire dans de considérables proportions l'échec ou plutôt, en intériorisant les essais et les erreurs, à en réduire les coûts et les dangers. Mais ce jeu interne, s'il met largement à l'abri du danger externe, n'empêche pas de rencontrer au coin du bois, presque aléatoirement, ce danger interne que représente la résurgence toujours possible de représentations angoissantes.

Sauf que cette résurgence n'est pas aussi fortuite que je viens de le laisser entendre, et cela pour deux raisons :

d'abord parce qu'à ce jeu qu'on pourrait appeler normal de la pensée, se superpose parfois un investissement démesuré de celle-ci, qu'on pourrait comparer à la boulimie utilisant à des fins défensives la nécessité biologique se nourrir. Ce surinvestissement de la pensée prise pour elle-même ne concerne qu'une partie assez modeste de l'humanité, mais on ne s'étonnera pas de le retrouver particulièrement bien représenté dans certaines catégories sociales, souvent dites intellectuelles. Et on comprend facilement qu'étant là pour faire office de digue contre les fantasmes angoissants, la pensée les rencontre plus souvent qu'à son tour. La digue annonce la présence de l'eau juste derrière.

Ensuite, parce que de façon plus générale, le fonctionnement de la pensée s'appuie sur un équivalent de ce que, en économie, Schumpeter nommait la "destruction créatrice". Pour être plus précis, la pensée fonctionne en oscillant entre "assimilation" et "accommodation" au sens que Piaget donnait à ces mots. L'assimilation consistant à faire rentrer une réalité imprévue dans les schémas préalablement construits par l'activité antérieure de la pensée, et l'accommodation à transformer plutôt ceux-ci.

*L'homme qui cherchait sa montre sous un réverbère ; ou le médecin impuissant à diagnostiquer l'état d'un patient, et lui prescrivant de faire tout ce qu'il faut pour attraper une pneumonie, parce que ça, il sait le soigner.*

Ainsi, la pensée tisse-t-elle sa toile de Pénélope: elle vise toujours à plus de système et déconstruit sans cesse le système. Oscar Wilde disait : «Une idée qui n'est pas dangereuse ne mérite pas le nom d'idée"»

En mettant à jour le refoulé pour mieux éviter son retour, la pensée est donc transgressive par essence. Ainsi alternent, et à un rythme souvent très rapide, des moments de sécurité et d'insécurité.

À cela peut s'ajouter une cause supplémentaire d'inquiétude ou d'inconfort, lorsque, s'appliquant à des situations concrètes complexes, la pensée se fait spontanément dialectique, sans qu'il y ait besoin pour cela d'avoir lu Hegel ou Marx. La pensée se retrouve ainsi plus souvent qu'à son tour embarrassé d'énoncés contradictoires qu'elle ne sait comment résoudre.

*Le célèbre rabbin proférant sur son lit de mort « la vie est un long tunnel » - sentence qui se répand aussitôt pieusement dans toutes les communautés du monde, jusqu'à ce qu'un autre rabbin célèbre la contredise - ce qui est aussitôt rapporté au premier, qui conclut benoîtement, après réflexion : « Ah oui, on peut aussi dire ça comme ça. »*

Ce dont je suis parti – un usage il faut bien le dire assez particulier des histoires drôles, ou supposées telles, –, et qui n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan des occasions de rire, se greffait précisément à ces points de fragilité où la pensée prend peur d'elle-même. Et plus particulièrement lorsqu'elle débouche sur des énoncés d'apparence paradoxale. Au sens étymologique du mot paradoxe<sup>b</sup> : ce qui est à côté de l'opinion reçue.

<sup>b</sup> Sens originare à ne pas confondre avec celui des logiciens, qui s'est imposé de puis le 17e siècle, et encore moins avec celui que les théories

L'effet conjugué de la retrouvaille rassurante avec l'autre, et de la valeur métaphorique de l'histoire, débouchait sur un pas de côté grâce auquel l'obstacle du paradoxe pouvait se contourner et la pensée se remettre en marche.

## de quelques complications

Le rire prêtant assistance à la pensée : beau sujet de sculpture allégorique. Hélas, ce n'est que la version rose des rapports ambigus qu'ils entretiennent entre eux.

Car la vérité oblige à dire qu'il y a quelques complications supplémentaires.

### la légèreté et le sérieux

Il y a d'abord comme un jeu du chat et la souris entre le rire et la pensée autour de la question de la légèreté et de la lourdeur. Je parlais au début d'un équilibre sur la ligne de crête : on observera que de part et d'autre le risque était de tomber dans la lourdeur. Car si l'on considère usuellement que le rire est léger et la pensée pesante, (ce sont d'ailleurs des doublets), l'inverse peut-être aussi vrai : on sait hélas combien le rire peut être lourd, on sait aussi que la pensée peut se faire déliée et aérienne. Mais que recouvre ce couple métaphorique du léger et du lourd ? Il me semble, mais ce n'est peut-être pas si simple, qu'il s'agit de l'efficacité de l'exorcisme. Ce qui est lourd, ce sont les fantasmes inquiétants, assimilés à ce poids dans le ventre qu'on voudrait expulser. Le rire est lourd quand il ne réussit pas à les volatiliser. Et la pensée est lourde quand ses constructions passent à côté des enjeux inconscients qui la motivent. L'un et l'autre sont légers quand ils ont réussi leur coup.

### l'évitement de la pensée

#### le rire pour éviter la pensée

Ensuite il y a des choses compliquées qui se jouent autour, non plus de la restauration, mais de l'évitement de la pensée.

C'est bien souvent par exemple que le rire, au lieu, comme je l'évoquais tout à l'heure, de remettre en mouvement la pensée au moment où elle prend peur d'elle-même, opère en court-circuit, ou plutôt en soupape de sécurité, évitant dans l'urgence l'inquiétante étrangeté, tout en la laissant intacte à l'arrière-plan, faisant ainsi faire l'économie d'une mise en sens qui la dissoudrait.

#### la pensée pour éviter la pensée

Mais la pensée elle-même est prompte à devenir l'ennemie de la pensée. Car elle n'est pas qu'un aspect de l'activité psychique d'un sujet isolé. S'y est superposé un énorme appareillage social, inscrit dans une division du travail qui en réserverait implicitement le monopole à des catégories sociales bien définies, les clercs jadis, l'intelligentsia aujourd'hui, avec des enjeux bien plus complexes que cette

intériorisation du jeu par laquelle je l'ai définie. Multiples enjeux sociaux d'abord, mais aussi enjeux individuels parasites, dont le moindre n'est pas le narcissisme, une inextinguible soif de reconnaissance, qui va de pair avec une intense compétition.

Il m'a semblé repérer au moins deux processus dans lesquels cette production sociale de pensée qui, dans une société industrielle est en plus devenue une production industrielle prend le contre-pied de la fonction originale de la pensée.

Sur le versant social, d'abord, la prédominance, dans des activités collectives de pensée, de ce qu'il est convenu d'appeler les enjeux idéologiques. Le penseur pense librement, mais ce qu'il pense, dès lors que cela a été suffisamment reconnu par ses pairs pour ne pas sombrer immédiatement dans le néant, se retrouve conforme aux enjeux sociaux des catégories sociales auxquelles il est lié – Voyez donc le hasard! Et c'est alors que le rire peut sauver la pensée, en mettant en porte-à-faux les évidences convenues qui bordent l'apparente liberté du propos.

*En réponse à Sherlock qui lui a demandé ce qu'il voit, Watson commence à décrire le ciel étoilé et tout ce qui va avec, mais est bien vite coupé : « Watson, vous êtes un âne : vous ne voyez même pas qu'on nous a piqué notre tente . »*

C'est naturellement dans les sociétés totalitaires, celles où l'idéologie s'ossifie au point de devenir langue de bois, que cela est le plus patent, mais aussi que le rire devient l'objet d'une répression qui le cantonne dans la clandestinité. Le livre de Kundera, *La plaisanterie*, l'illustre parfaitement. J'ai réalisé d'ailleurs dans l'après-coup que mon rapport aux histoires drôles s'était constitué dans mon enfance, entre trois et six ans, pendant l'occupation, autour des blagues antiallemandes que mon frère aîné rapportait du lycée, et qu'ainsi pour moi le rire a toujours été lié à la résistance..

L'autre exemple d'un processus où la pensée joue contre la pensée, cette fois dans le registre subjectif, celui de l'économie psychique, se rencontre chez une notable proportion des intellectuels : ce surinvestissement de la pensée pour la pensée que j'ai évoqué tout à l'heure, sert à se construire une sorte de carapace pour résister à la menace de morcellement, ou tout simplement à l'irruption de la surprise menaçante, aussi bien dans les événements externes que dans le flux chaotique et non maîtrisé des émotions et des fantasmes. Toute langue est articu-

lation d'une syntaxe au sens large et une sémantique, mais tout se passe comme si l'activité intellectuelle servait à éviter l'éruption dérangement et énigmatique des signifiés, en les asservissant immédiatement à la trame préconstruite des signifiants.

Ayant failli moi-même être un intellectuel, et n'ayant malgré mes efforts pas tout à fait réussi à ne pas l'être, je les ai un peu fréquentés, à vrai dire le moins possible, et j'ai souvent été frappé par leur désarroi enfantin face à ce qu'on appelle souvent les choses de la vie.

e

### Peut-on rire de tout ?

Pour finir, au moins provisoirement, avec les ombres du tableau, il nous reste à considérer l'inévitable question: « peut-on rire de tout ? »

Vous connaissez sans doute la réponse de Pierre Desproges : on peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui. Et il ne faut pas la prendre comme une boutade. Peut-être simplement faudrait-il supprimer ce « on peut » qui voudrait-dire "on a le droit". De même que Coluche disait : « des CRS il en faut, en tout cas y en a », je ne sais pas s'il y a des choses dont on ne peut pas rire, mais je sais bien qu'il n'y en a pas dont personne n'a jamais ri.

Sauf qu'il est vrai que cette retrouvaille avec un autre humain mythique se fait toujours avec un autre humain réel, avec d'autres humains réels, liés entre eux par une trame culturelle commune, qui fait office de pacte implicite sur ce qui, à ce moment-là, avec ces gens-là, pourra être, ou ne pas être objet de rire. Et que si d'aventure cela vient aux oreilles d'autres humains qui ne sont pas du même terroir, ce qui soulage les uns de l'angoisse peut produire sur les autres un effet violent. Et ce même à l'intérieur d'un espace social qu'on croit bien connaître, parfois sa propre famille.

### le rire et le ridicule: la place de l'étranger

Et c'est ici que nous rencontrons le point d'achoppement majeur. Inconsciemment, nous attendons de l'humanité, comme dépositaire de la langue et de la culture, qu'elle soit une et cohérente. Malheureusement, dans la réalité, elle est multiple, infiniment multiple pourrait-on presque dire, changeante, contradictoire.

Et l'emblème de cet écart insupportable, c'est l'étranger, cet étranger au sens propre du terme que j'avais réservé tout à l'heure, et dont il est temps de parler.

La plupart des cultures traditionnelles, avec beaucoup de variantes et de nuances, s'en tirent en considérant que l'humanité, c'est elles, et que les autres humains qui n'en font pas partie ne sont pas de vrais humains, mais des sauvages, des barbares. Il n'est pas rare d'ailleurs que le nom d'une ethnie veuille simplement dire homme dans sa langue. Je rappelle souvent l'étymologie du mot barbare, une onomatopée, "br br br". Ceux qui ne parlaient pas grec ne parlaient pas du tout, ils n'étaient capables que de borborygmes et de bredouillements.

Et c'est bien pourquoi l'étranger est l'emblème de l'étrangeté, de l'inquiétante, menaçante, redoutable étrangeté.

*« je n'ai rien contre les étrangers », dit Agecanonix dans le Cadeau de César « mais ces étrangers là ne sont pas de chez nous »*

*La seule histoire belge qui vaille d'être citée : pourquoi les Français aiment-ils les histoires belges ? parce qu'elles sont faciles à comprendre*

Ainsi se fait-il que le rire, que nous avons décrit comme l'un des indices d'une vérification de la présence rassurante de l'autre est en même temps bien souvent couplé à un mécanisme de bouc émissaire, ce bouc que l'on chargeait des péchés d'Israël avant de le renvoyer là d'où il n'aurait pas dû sortir, dans le désert, c'est-à-dire au-delà de la frontière entre l'humanité et l'inhumanité.

Sauf que les choses sont devenues bien compliquées à partir de l'apparition de sociétés marchandes (ce qui ne date quand même pas d'hier), qui oblige à interpoler entre ceux qui sont d'ici et les sauvages qui sont dehors, l'idée d'une étrangeté exotique, mais non menaçante, voire intéressante. Une "bonne" étrangeté en quelque sorte, qui transpose d'ailleurs la façon dont toute culture code le rapport entre les sexes, chacun étant dépositaire d'une part de l'humanité, et en ayant concédé une autre part à l'autre, qui de-

« Un chassé-croisé qui hérite directement de la complexité des rapports entre « l'être homme » et « l'être femme » tout en étant commun.  Etout en l'exacerbant en retour<sup>4</sup>

vient de ce fait un être ambigu : d'un côté un ennemi, porteur de l'étrangeté, et de l'autre un allié qui dans la relation d'amour pourra me rendre ce que je lui ai prêté.

En outre, la diversification et la complexification devenues inextricables de ces sociétés marchandes, devenues sociétés industrielles, font que tout proche est devenu en même temps un étranger, parce que lié peu ou prou à d'autres réseaux d'appartenance. Si bien qu'au final, dans les relations humaines en général, la guerre et l'alliance se combinent sans cesse : il devient bien difficile de rire tranquillement, ou de penser tranquillement avec les autres, et de départager ce qu'il y a d'amour et ce qu'il y a de haine dans l'un comme dans l'autre.

### histoires horribles

Il me reste à évoquer un dernier embrouillamini, qui se relie d'ailleurs à ce qu'on vient de dire. En faisant ce livre, je me suis trouvé face à un problème compliqué avec ce qu'il est convenu d'appeler les histoires horribles. Certaines étaient pourtant riches de pistes pour stimuler la pensée. Mais déjà, dans un groupe, on n'est jamais sûr qu'on ne va pas blesser par mégarde quelqu'un dont on ne sait pas tout. Alors, dans un lectorat, par définition peuplé d'inconnus, le risque devenait considérable, et j'ai dû prendre le parti de censurer massivement. Je choisis quand même de vous en restituer quelques-unes pas trop méchantes.

*Ici, un petit florilège d'« histoires horribles »*

En même temps, ça m'a obligé à réfléchir, fidèle à l'un de mes principes selon lequel quand un obstacle paraît surgir accidentellement dans un processus de pensée, il faut toujours se demander si, au contraire il n'éclaire pas le fond de la question. Car ces histoires horribles relevaient parfois du mécanisme de bouc émissaire dont on vient de parler. Mais d'autres pouvaient parfois toucher en un point où le sujet en vient à préférer l'angoisse, voire l'horreur, à l'élaboration de ce qui en est la source. Et la pensée alors, de rassurante, devient extrêmement violente. On connaît bien cela en psychanalyse avec les effets ravageurs d'une interprétation sauvage qui tombe à côté, parce qu'elle arrive trop tôt.

J'ai dans mes stocks par exemple une histoire qui touche à la terreur de découvrir à la naissance qu'un enfant est anormal, que je n'ai pu que rarement raconter, faute d'être sûr qu'il n'y avait pas de femme enceinte dans l'assistance.

## Conclusion

En somme, le rire et la pensée sont frères :

*Au temps de « l'état de guerre » dans la Pologne de 1982, un civil polonais et un soldat russe subtilisent une caisse de vodka qui traînait. Le russe propose « on partage en frères ? » « Pas question, répond le polonais. Moitié moitié »*

Eh oui, comme tous bons frères, ils sont capables de la plus grande complicité et des plus grands antagonismes. Le meilleur usage qu'on peut en avoir est de les contrôler l'un par l'autre : ne jamais notamment oublier de rire lorsque la pensée se prend au sérieux, et que cela dénote en fait que des enjeux suspects se sont substitués à sa fonction première. Et ne jamais oublier de relayer le rire par la pensée, lorsque le rire dénote un compromis non moins douteux entre l'évitement d'une pensée angoissante et l'élaboration qui seule en protégerait durablement.

## Références des autres textes de l'auteur auxquels il est fait renvoi dans le texte.

① *Devenir soi-même* <https://anhenri.fr/classement-thematique/pratiques/divers-eclairages-psychoanalytiques/> ② *Tenter d'être femme, tenter d'être homme, tenter d'être soi.* (2009), <http://henri.textes.free.fr/anh/images/stories/documents/txt112.pdf>

ET

*société du spectacle* <https://anhenri.fr/classement-thematique/histoires-et-societes/histoire-culture-et-psychoanalyse/>

② *C'est pas des blagues*, collection *érès poche*, Ramonville St Agne, Érès, 2014

③ *Quand, au milieu des miens, s'invite l'impensable* in *Violence dans la parentalité* (CICCONE Albert dir.), DUNOD PARIS 2015 pp. 69-90

OU

URL : <https://anhenri.fr/classement-thematique/pratiques/divers-eclairages-psychoanalytiques/> p.2 et *passim*

④ *La castration* <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/theorie-psychoanalytique/> p.28

ET

*Tenter d'être femme, tenter d'être homme, tenter d'être soi* <https://anhenri.fr/classement-thematique/pratiques/divers-eclairages-psychoanalytiques/>

[psychanalytiques/](#) p.29

⑤ *Penser à Partir de la Pratique*, G. GAILLARD, A.-N. HENRI, O. OMAÏ Ramonville St Agne, Érès, 2009

⑥ *De l'obscur objet de la théorisation à l'obscur passion de théoriser*, in G. GAILLARD, P. MERCADER, J.-M. TALPIN (dir.) *La partialité comme atout dans les sciences humaines*, Paris, In Press, 2011,